

Au coin de la rue

L'association Stëmm vun der Strooss s'occupe des exclus de la société, les plus pauvres, les plus fragilisés, ceux que nous préférerions ne pas voir mais à côté desquels nous vivons – même au Luxembourg.

Texte : Neel Chrillesen | Photos : Lala La Photo

English, read page 42...

Il est encore possible, au Luxembourg, de ne pas voir certaines choses. Les sans-abri ne font pas « partie du paysage » de la même façon que dans les pays voisins. Il y a une tendance à cacher et à écarter la pauvreté et la misère, mais cela ne les empêche pas d'exister. L'association Stëmm vun der Strooss (La voix de la rue) a été fondée il y a bientôt 20 ans et Alexandra Oxacelay est chargée de sa direction depuis presque aussi longtemps. Sa mission : œuvrer pour l'intégration sociale et professionnelle des plus démunis, dont beaucoup vivent dans la rue mais pas tous. « Nous accueillons les personnes marginalisées, fragilisées, les exclus de la société, explique-t-elle. Bénéficiaires du RMG, sans-papiers, demandeurs d'asile, anciens détenus, toxicomanes, alcooliques, malades psychiques, mineurs qui ont fugué de chez eux... En fait, tous ceux qui sont touchés par la pauvreté, non seulement financière mais aussi liée à la santé, ou qui vivent dans la pauvreté familiale.

La majorité des personnes sont seules. » La moyenne d'âge des personnes accueillies est de 35 ans et 80 % sont des hommes. Seuls 19 % de ceux et celles qui passent par l'association sont Luxembourgeois. « Il y a 7-8 ans, les Luxembourgeois représentaient 40 % de notre clientèle, dit Alexandra Oxacelay. En fait, ils sont toujours autant en nombre, mais les 84 autres nationalités que nous accueillons sont de plus en plus nombreuses. » Le premier restaurant social de la Stëmm a été ouvert à Bonnevoie en 1998. Devenu trop exigu, il a déménagé l'année dernière et accueille désormais ses clients au nouveau siège de l'association, à Hollerich. « Nous pouvons désormais servir 200 repas tous les midis, raconte Alexandra. Le repas est proposé à 50 centimes. Nous y offrons également des services gratuits comme des consultations médicales hebdomadaires, une buanderie pour laver le linge, des douches et un vestiaire avec des vêtements provenant de différentes collectes. » Le personnel

de Luxair, par exemple, a récemment fait donation de près de 200 kg de vêtements. « Ce dont nous manquons toujours sont les sacs à dos ou de sport, les jeans, les sous-vêtements et les chaussures de grandes pointures. » Le bimestriel Stëmm vun der Strooss est aussi réalisé au centre de Hollerich par une équipe de 12 personnes défavorisées. Il est publié cinq fois par an et son abonnement coûte 15 €. Il y a un deuxième restaurant social de la Stëmm à Esch (également avec douches, buanderie et vestiaire). En 2014, les deux lieux ont servi 68 000 repas à 2 500 personnes différentes, dont 50 % de nouveaux. « Chaque année, la moitié de nos clients disparaissent sans que nous sachions ce qui leur arrive. Mais nous avons aussi des gens qui viennent chez nous depuis 15 ans. » Il a fallu récemment déroger à la règle de ne pas accueillir des mineurs dans les restaurants. Accompagnés, ils sont désormais acceptés. À Bonnevoie, sur l'ancien site du premier restaurant social,

l'association a installé un autre atelier d'insertion, Stëmm Caddy, où travaillent 20 demandeurs d'emploi. Ils récupèrent chaque jour des produits alimentaires proches de la date de péremption auprès d'Auchan et les transforment en des centaines de sandwiches et packs alimentaires qui sont ensuite distribués gratuitement dans les restaurants sociaux et via le réseau d'associations avec qui la Stëmm travaille. L'équipe fabrique aussi des jus de fruits et prépare les légumes pour la soupe. « L'année dernière, nous avons retravaillé 64 tonnes de denrées alimentaires ainsi, raconte Alexandra. Nous allons bientôt pouvoir récupérer aussi de la viande, ce qui va nous permettre d'économiser encore de l'argent. » Car il faut bien le dire, c'est surtout d'argent dont l'association a besoin. À chaque fois que la Stëmm augmente ses capacités, le constat reste le même : il y a toujours plus de demandes que de places. « Nous manquons de moyens financiers, mais aussi humains,

